

## **Fernando Sorrentino**

### **Le retour**

[ El regreso ]

En 1965 j'avais vingt-deux ans et j'étudiais pour être professeur de lettres. Nous étions au début de ce printemps de septembre ; un certain matin, très tôt – le jour venait de se lever –,j'étais en train d'étudier dans ma chambre. Nous vivions à un cinquième étage, dans le seul bloc d'appartements qu'il y avait sur cette longueur de trottoir de la rue Costa Rica.

Je me sentais un peu paresseux : régulièrement je laissai errer mes regards par la fenêtre. De là je voyais la rue et, sur le trottoir d'en face, le jardin bien entretenu du vieux don Cesareo, dont la maison occupait la parcelle au coin de la rue, celle du pan coupé, qui, par conséquent, constituait un pentagone irrégulier.

À côté de celle de don Cesareo se trouvait l'ancienne et énorme maison des Bernasconi, des gens bien qui faisaient de belles et bonnes choses. Ils avaient trois filles, et moi j'étais amoureux de l'aînée, Adriana. Voilà pourquoi, régulièrement, je jetais un regard vers le trottoir d'en face, plus par une habitude du cœur que parce que j'espérais la voir, à une heure aussi matinale.

Comme d'habitude, le vieux don Cesareo était en train de prendre soin de son jardin adoré et de l'arroser, jardin qu'une grille basse et trois marches de pierre séparaient du trottoir.

La rue était déserte, de telle sorte que, forcément, mon attention fut attirée par un homme qui surgit du pâté précédent et qui avançait vers le nôtre par le même trottoir que celui où don Cesareo et les Bernasconi avaient leurs maisons. Comment mon attention n'allait-elle pas être attirée par cet homme, alors que c'était un mendiant ou un vagabond, un éventail de haillons sombres ?

Barbu et maigre, un chapeau déformé de paille jaunâtre couvrait sa tête. Malgré la chaleur, il s'était enveloppé dans un surtout grisâtre en loques. Il portait en outre un sac énorme et sale, où il devait conserver les aumônes ou les restes de repas qu'il pouvait obtenir.

Je continuais à l'observer.

Le vagabond s'arrêta devant la maison de don Cesareo et, à travers les grilles, lui demanda quelque chose. Le vieil homme avait mauvais caractère : sans rien lui répondre, il lui fit un geste de la main, comme pour le rejeter. Mais le mendiant parut insister, à voix très basse, et alors, oui, j'entendis que le vieux cria :

- Allez-vous en d'une bonne fois pour toutes, bon sang, et ne dérangez pas les gens !

Malgré tout le vagabond insista à nouveau et cette fois-ci il monta même les trois marches de pierre et secoua un peu la porte de fer. Ce fut alors que don Cesareo, perdant complètement le peu de patience qu'il avait, l'écarta d'une poussée. Le mendiant glissa sur la pierre mouillée, essaya en vain de se rattraper à une grille et tomba violemment sur le sol. Dans un même éclair instantané, je vis ses jambes tendues en l'air et j'entendis nettement le bruit du crâne qui heurtait la première marche.

Le vieux don Cesareo sortit dans la rue, se pencha sur lui et lui palpa la poitrine. Immédiatement il le prit par les pieds et le traîna jusqu'au bord du

trottoir. Puis il entra chez lui et ferma sa porte, convaincu qu'il n'y avait pas de témoins de son crime involontaire.

C'était moi le seul témoin.

Au bout d'un long moment un homme passa et s'arrêta auprès du mendiant mort. Ensuite d'autres personnes se réunirent, et la police arriva. Ils mirent le mendiant dans une ambulance et l'emportèrent.

Ce fut tout, et on ne reparla plus jamais de cette affaire.

Moi, de mon côté, je me gardai bien d'ouvrir la bouche. Probablement ai-je mal agi, mais, pourquoi allais-je accuser ce vieux qui ne m'avait jamais fait aucun mal ? D'autre part, puisqu'il n'avait pas eu l'intention de donner la mort au mendiant, il ne me sembla pas juste qu'un procès vienne attrister les dernières années de sa vie. Je pensai qu'il valait mieux le laisser face à sa conscience.

Peu à peu je finis par oublier cet épisode ; cependant, chaque fois que je voyais don Cesareo, j'éprouvais une étrange sensation. Je pensais : « Le vieux ignore qui je suis, du monde entier, je suis le seul à connaître son secret ». Depuis lors, je ne sais pas pourquoi, j'évitai sa présence et plus jamais je n'osai lui reparler.

\* \* \*

En 1969 j'avais vingt-six ans et le titre de professeur d'espagnol et de littérature. Adriana Bernasconi ne s'était pas mariée avec moi mais avec un certain individu dont personne ne sait s'il l'aimait et la méritait autant que moi.

À cette époque-là, Adriana, de plus en plus belle, était enceinte et très près d'accoucher. Elle vivait encore dans la même énorme ancienne maison de toujours, car son mari – voulus-je croire – fut incapable d'acheter une maison à

eux. En cette épuisante matinée de décembre, avant huit heures, j'étais en train de donner des cours particuliers de grammaire à quelques gamins de secondaire qui devaient passer un examen ; comme j'avais l'habitude de le faire, je jetais régulièrement un regard mélancolique par la fenêtre vers le trottoir d'en face.

Tout-à-coup, mon sang ne fit, littéralement, qu'un tour, je crus être la victime d'une hallucination.

Exactement par le même chemin que jadis, le mendiant que don Cesareo avait tué quatre ans auparavant s'approchait : les mêmes vêtements en loques, le surtout grisâtre, le chapeau déformé en paille, le sac infâme.

Oubliant mes élèves, je me précipitai vers la fenêtre. Le mendiant raccourcissait son pas, comme s'il s'était trouvé tout près de son but.

« Il est ressuscité », pensai-je, « et il vient se venger de don Cesareo ».

Et cependant, le mendiant passa sur le trottoir du vieux, dépassa sa grille et poursuivit son chemin. Puis il s'arrêta devant la porte d'Adriana Bernasconi, appuya sur le loquet et entra.

- Je reviens immédiatement - dis-je à mes élèves.

Fou d'inquiétude, je ne voulus pas attendre l'ascenseur, je descendis par les escaliers, je sortis dans la rue, je traversai en courant et, comme une trombe, j'entrai chez Adriana (à cette époque et dans ce quartier, les gens n'avaient pas l'habitude de fermer à clef pendant la journée).

- Bonjour ! -me dit sa mère, qui se trouvait derrière la porte de l'entrée, comme prête à sortir -. Toi par ici, en voilà un miracle.

Elle ne m'avait jamais vu d'un mauvais œil. Elle me serra dans ses bras et me donna un baiser, et je ne comprenais pas trop bien ce qui se passait. Ensuite je compris qu'Adriana venait d'être mère, et qu'ils étaient tous très contents et

très émus. Je ne pus faire moins que serrer la main de mon rival victorieux, qui souriait avec son visage d'individu stupide.

Je ne savais pas comment poser la question et je me demandais s'il valait mieux me taire ou non. Je pris ensuite le parti d'une solution intermédiaire. Avec une indifférence feinte, je dis :

- En fait, je me suis permis d'entrer sans sonner parce qu'il m'a semblé voir se faufiler chez vous un mendiant, avec un sac sale, grand, et j'ai eu peur qu'il ne soit venu voler.

Ils me regardèrent d'un air surpris : mendiant ? sac ? voler ? Bon, ils étaient restés tout le temps dans la pièce et ils ne savaient pas de quoi je parlais.

- Je me suis certainement trompé - dis-je.

Puis ils m'invitèrent à entrer dans la chambre où se trouvaient Adriana et son bébé. Dans des cas semblables, je ne sais jamais quoi dire. Je la félicitai, je l'embrassai, je regardai le nourrisson et je demandai quel prénom ils allaient lui donner. Ils me dirent que Gustavo, comme son père ; personnellement j'aurais préféré le prénom de Fernando, mais je ne dis rien.

Une fois chez moi, je pensai : « C'était bien le mendiant que tua le vieux don Cesareo, je n'ai aucun doute là-dessus. Il n'est pas revenu pour exercer sa vengeance, mais pour se réincarner dans le fils d'Adriana.

Mais, deux ou trois jours plus tard, il me parut que mon hypothèse était ridicule, et je finis par l'oublier.

\* \* \*

Et je l'aurais complètement oubliée, s'il n'y avait pas eu, en 1979, un certain épisode pour me la remettre en mémoire.

Avec bien des années de plus et me sentant de jour en jour capable de moins de choses, je devais rédiger, pour un certain supplément littéraire, le compte-rendu d'un roman extrêmement ennuyeux. Et c'est ainsi que, ce matin-là, mon attention ne se reportait que par moments sur le livre que j'étais en train de lire près de la fenêtre ; puis, distrait et paresseux, je laissai vaquer mon regard de-ci de-là.

Gustavo, le fils d'Adriana, jouait sur la terrasse de sa maison. Bien sûr, c'était un jeu assez élémentaire pour son âge ; je pensai que l'enfant avait hérité l'intelligence limitée de son père et que, s'il avait été mon fils, il aurait trouvé sans aucun doute une manière moins sottée de se distraire.

Sur le mur mitoyen il avait disposé une rangée de boîtes de conserves vides et il essayait maintenant de les renverser avec des pierres qu'il lançait à une distance de trois ou quatre mètres. Comme il ne pouvait pas en être autrement, presque tous les cailloux tombaient dans le jardin de don Cesareo. Je pensai que le vieux, absent à ce moment-là, allait avoir une drôle de colère quand il trouverait bon nombre de ses fleurs abîmées.

Et, justement à ce moment, don Cesareo sortit de chez lui dans son jardin. Il était, à vrai dire, très vieux et se déplaçait avec beaucoup de difficultés, s'appuyant prudemment sur un pied puis sur l'autre. Il alla avec une lenteur craintive jusqu'à la porte de son jardin et se disposa à descendre les trois marches qui donnaient sur le trottoir.

Au même instant, Gustavo – qui ne voyait pas le vieux – atteignit enfin une des boîtes, qui, en rebondissant sur deux ou trois saillies des murs, tomba avec grand fracas dans le jardin de don Cesareo. Celui-ci, qui se trouvait au milieu du court escalier, sursauta en entendant le bruit, fit un mouvement brusque, glissa violemment et, les jambes en l'air, heurta bruyamment du crâne la première marche.

Je voyais tout cela, et ni l'enfant n'avait vu le vieux, ni le vieux l'enfant. Pour une raison quelconque, Gustavo abandonna alors la terrasse. En peu de secondes, beaucoup de gens avaient entouré le cadavre de don Cesareo, et il était évident qu'une chute accidentelle avait été la cause de sa mort.

Le lendemain, ayant pris la ferme décision d'en finir avec la lecture du roman dont je devais faire le compte-rendu, je me levai très tôt et immédiatement je m'installai avec le livre près de ma fenêtre. Dans la maison pentagonale avait lieu la veillée funèbre de don Cesareo : sur le trottoir se trouvaient quelques personnes qui fumaient et bavardaient.

Ces personnes s'écartèrent avec dégoût et appréhension quand, peu après, de la maison d'Adriana Bernasconi, le mendiant sortit, avec ses guenilles, son surtout, son chapeau de paille et son éternel sac. Il traversa le groupe d'hommes et de femmes, et il se perdit lentement au loin, dans la même direction d'où il était déjà venu par deux fois.

À midi j'appris, avec peine mais sans surprise, que Gustavo n'avait pas été retrouvé dans son lit le matin. Ses parents se lancèrent dans une recherche désolée, qui, avec un espoir obstiné, se poursuit aujourd'hui encore. Je n'ai jamais trouvé la force de leur dire d'y renoncer.

[1929 mots]

[Traduit de l'espagnol par Michel Casana]

**INFORMACIÓN BIBLIOGRÁFICA**

“El regreso” se publicó por primera vez en la edición del diario *La Prensa* (Buenos Aires, 16 de octubre de 1983).

Más tarde se sucedieron publicaciones y traducciones, de las que he logrado consignar las siguientes:

### **DIARIOS, REVISTAS Y/O ANTOLOGÍAS**

*La Prensa*, Buenos Aires, 16 de octubre de 1983.

*El Gato Negro. Revista de narrativa policial y de misterio* (director: Juan José Delaney), Año I, 3ª época, N° 4, Buenos Aires, septiembre de 1994, págs. 27-28.

Carmen Bavio y Cora Céspedes (comps.), *Lengua 9 E.G.B.* Buenos Aires, Kapelusz, 1998, págs. 179-181.

*Lucanor* (directores: José Luis González y José Luis Martín Nogales), N° 15, Pamplona (España), diciembre 1998, págs. 19-24.

María Fernanda Maquieira (comp.), *Nuevos cuentos argentinos. Antología para gente joven*, Buenos Aires, Alfaguara, 2001, págs. 129-139.

*Gramma* (directora: Alicia Sisca), Universidad del Salvador; Facultad de Filosofía, Historia y Letras; Escuela de Letras, Buenos Aires, vol. 18, n.º 44, abril 2007, págs. 46-48.

*Delicias al Día* (dir.: Agustín Díez Ferreras), Valladolid (España), mayo 2012, pág. 10.

Carlos Marianidis (comp.), *La Sagrada Orden Foratti*, Bogotá, Libros & Libros, 2024, págs. 126-131.

### **LIBROS DE MI AUTORÍA**

*El remedio para el rey ciego*, Buenos Aires, Plus Ultra, 1984.

*La Corrección de los Corderos, y otros cuentos improbables*, Buenos Aires, Abismo, 2002.

*Existe un hombre que tiene la costumbre de pegarme con un paraguas en la cabeza*, Barcelona, Carena, 2005.

*El regreso. Y otros cuentos inquietantes*, Buenos Aires, Estrada, 2005.

*El centro de la telaraña, y otros cuentos de crimen y misterio*, Buenos Aires, Longseller, 2008.

*Paraguas, supersticiones y cocodrilos (Verídicas historias improbables)*. Veracruz (México), Instituto Literario de Veracruz, El Rinoceronte de Beatriz, 2013.

*El centro de la telaraña, y otros cuentos de crimen y misterio*, Buenos Aires, Longseller, 2014.

*Estrafalaria: ficción irredenta*, Madrid, Reino de Cordelia, 2022.

## TRADUCCIONES A OTRAS LENGUAS

### Alemán

Die Rückkehr [El regreso]. Traducción de Katharina Meyer. *Problema resuelto / Problem gelöst*. Edición bilingüe español/alemán, Düsseldorf, DUP (Düsseldorf University Press), 2014, 252 págs.

### Árabe

*Al tariqa al wahida limukafahat al aqarib, wa qisas okhrra ghayr aadia (El único método para defenderse de los escorpiones, y otros cuentos notables)*, traducción al árabe de Abdallah Altaiyeb, Kuwait, Dar Kalamat, 2021, 174 págs.

### Chino

Traducción de Yu Man. *Contemporary Foreign Literature*, 2004, págs. 31-33.

### Inglés

The Visitation (1988). [El regreso] (translated by Norman Thomas di Giovanni and Susan Ashe). *Fiction Network* (dir.: Jay Schaefer), Issue #10, San Francisco, CA, Spring/Summer 1988, págs. 8-10.

The Visitation (1989). [El regreso] *Celeste Goes Dancing and other stories. An Argentine collection*, Edited by Norman Thomas di Giovanni, Translated by Norman Thomas di Giovanni and Susan Ashe, London, Constable, 1989, págs. 97-103.

The Return (1989). [El regreso] (translated by Thomas C. Meehan). *The Literary Review*, Vol. 32, N° 4, Farleigh Dickinson University at Madison, NJ, Summer 1989, págs. 573-577.

The Visitation (1996). [El regreso] (translated by Norman Thomas DI GIOVANNI and Susan ASHE). Sudden Fiction (Continued). Sixty New Short-Short Stories. Edited by Robert SHAPARD and James THOMAS. New York - London, W. W. Norton & Company, 1996, págs. 171- 176.

The Visitation (1999). [El regreso] (translated by Norman Thomas di Giovanni and Susan Ashe). Linda Sheppard, Steven Beattie y Todd Mercer (comps.), *Literature & Media 9*, Ontario, Canadá, International Thomson Publishing / Nelson Canada, 1999, págs. 59-63.

### **Italiano**

Il ritorno [El regreso]. (traducción al italiano de Alessandro Abate). *Inchiostro. Rivista di storie e racconti da leggere e da scrivere* (direttore: Giampiero Dalle Molle), Anno 8, N° 2, Verona (Italia), maggio-luglio 2002, págs. 93-94.

### **Polaco**

Powrót (traducción al polaco de Marcin Kucharski). *ŚWIAT OPOWIADAŃ.*

*Opowiadania z całego świata*

<https://swiatopowiadania.wordpress.com/2012/04/03/powrot/>

### **Portugués**

O regresso [El regreso]: tradução de António Ladeira e Helder Semmedo. *Existe um homem que tem o costume de me dar com um guarda-chuva na cabeça*, Entroncamento (Portugal), OVNI, 2006, 182 págs.).

O regresso [El regreso]: tradução de Ana Flores. Revista Triplov:

[https://www.triplov.com/novaserie.revista/numero\\_12/fernando\\_sorrentino.html](https://www.triplov.com/novaserie.revista/numero_12/fernando_sorrentino.html)

### **Serbio**

Povratak [El regreso]: traducción de MASTER YODA. *SF Vektor* n.º 4, Belgrado, febrero 2018, págs. 42-46.

### **Tamil**

Título y traductor indescifrables. *Kalachuvadu*, N° 23, Nagercoil (India), 1998.

### **Vietnamita**

Ân Oán Của Người Ăn Mày [La venganza del mendigo = El regreso]. Traducción de Viên Cung.

### **INÉDITOS**

#### **Francés**

Le Retour. Traducción de Michel Casana.